

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/3 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.3.61908

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

zen« Frauen und »weißen« Männern. Erwähnt werden die Bestrebungen der deutschen Kolonialverwaltung nach einem »Rassenmischehe-Verbot«, dessen evozierte Ähnlichkeit zu den antisemitischen »Nürnberger Gesetzen« vom 15. 9. 1935 tatsächlich bedenkenswert ist. Aber eine mögliche Kontinuitätsthese wird mit der apodiktischen Feststellung gekappt, daß es sich bei der Debatte um die »Rassenmischehe« vor 1914 »letztlich um eine von den kolonialen Realitäten weit entfernte Phantom-Diskussion gehandelt (habe)« (S. 68), weil es um ein numerisch unbedeutendes Phänomen ging. Mit einem auffälligen Mißverhältnis zwischen Phantasma und Realität jedoch ist der Rassismus-Forscher meist konfrontiert, wie gerade der nationalsozialistische Judenhaß belegt.

Es ist diese spürbare, aber schwer zu operationalisierende Kontinuität zwischen deutscher Kolonialzeit und Drittem Reich, die das verhaltene Leitmotiv der Untersuchung bildet, die den Leser verstehen läßt, daß die bereits zu menschenverachtenden Experimenten neigende Tropenmedizin einer Rassenhygiene Vorschub geleistet habe, welche unter nationalsozialistischer Herrschaft zur Beihilfe mörderischer Rassenpolitik mutierte. Sehr erhellend sind einzelne Biographien, z. B. des Ludwig Külz, der vor 1914 in »Deutsch-Kamerun« eine eugenisch motivierte Rassenpolitik im Sinne von Alfred Ploetz forderte, d. h. die »Vitalrasse« – soz. den Genpool – der »schwarzen Rasse« durch »Fortpflanzungskontrolle« aufzubessern. Wenn aber Külz den »Naturvölkern« dieselbe eugenische Kur angedeihen lassen wollte wie den europäischen Völkern, dann sah er den Unterschied zwischen »schwarz« und »weiß« doch nicht als fundamental an? Der Exkurs über Philateles Kuhn illustriert deutlicher eine Kontinuität zwischen Tropenmedizin und Rassenhygiene: Schutztruppenarzt in Kamerun, wurde sein Satz von 1920 »Gedenke, daß du ein deutscher Ahnherr bist« zum geflügelten Wort in der NS-Zeit (gewissermaßen den völkischen Glauben an eingeschlechtliche Vererbung illustrierend). Ausführlich dokumentiert ist ferner Ernst Rodenwaldt, dessen Kolonial-Karriere ihn später zum führenden Tropenhygieniker bei der Wehrmacht prädestinierte. Er setzte jene »Rassenmischungs«-Forschung fort, die ihr Begründer Eugen Fischer nach 1933 so offenkundig nicht weiterverfolgte. Bedauerlich, daß die letztgenannte markanteste und widersprüchlichste Kontinuitätsfigur im rassistischen Magma aus Infektions-Medizin, physischer Anthropologie und »moderner« Eugenik nur am Rande auftaucht. Anhand der »Rehobotherbastards« in »Deutsch-Südwestafrika« »entdeckte« E. Fischer das folgenreiche, jedoch ambivalente rassenbiologische Paradigma: Daß »Rassenmischlinge« – entgegen den seit dem 16. Jh. grassierenden Phantasien – weder körperlich und geistig »degeneriert« noch unfruchtbar seien.

Eckart beansprucht nicht, die evozierten Fragen zu lösen; er liefert eine wichtige Grundlage für diejenigen, die sich tiefer auf die rassistische Hydra einlassen und vor allem die rassenideologischen Brückenköpfe zwischen Kaiserreich und Drittem Reich erforschen wollen.

Cornelia ESSNER-CONTE, Berlin

Christoph SCHUBERT-WELLER, »Kein schöner Tod ...«. Die Militarisierung der männlichen Jugend und ihr Einsatz im Ersten Weltkrieg 1890–1918, Weinheim (Juventa) 1998, 368 p. (Materialien zur Historischen Jugendforschung).

Le Turnvater Ludwig Jahn a dû plusieurs fois se retourner dans sa tombe s'il a pu observer les développements pris par son idée originelle de création du *Turnen*, vers 1810. Son mouvement patriotique incontestable, mais qui se teinta dans les années suivantes de certaines formes du libéralisme, se transforma progressivement en un groupement totalement dévoué au trône et à l'autel: au moment où s'est tenue du 4 au 17 décembre 1890 à Berlin la fameuse Conférence scolaire, c'est Guillaume II qui règne en Allemagne et Bismarck n'a plus d'influence.

Si, bien sûr, l'ennemi extérieur que l'on ne nomme pas mais que l'on sait préparer sa revanche, est la France, l'ennemi intérieur est la social-démocratie. Alors que chez l'ennemi héréditaire se dissolvent dans le ridicule les Bataillons scolaires, l'Allemagne wilhelminienne se lance à son tour dans les premières phases de militarisation de sa jeunesse (bourgeoise et masculine...). Il s'agit, tout comme en France, de combler le vide existant entre la sortie de l'école et l'entrée au service militaire, vide pendant lequel la jeunesse – ouvrière surtout – se trouve livrée à toutes les tentations du siècle, en particulier aux influences pernicieuses de la social-démocratie. Mais la guerre future sera plus exigeante que celle de 1870–1871 et imposera des sacrifices autrement plus importants. L'industrialisation par exemple, exercera une influence négative sur l'état sanitaire et hygiénique de la population et l'armée devra recevoir des conscrits solides, que l'on dressera aisément.

On a là, dans ses grandes lignes, l'argumentaire qui guidera les autorités civiles et militaires pour la mise en œuvre d'un plan devant répondre à ces exigences. Guillaume II lui-même assista à cette conférence de Berlin et dès lors, la militarisation de la jeunesse bourgeoise se structurera et, dans une société fortement imprégnée par le prestige de la « chose militaire », où le modèle de l'officier prussien monoclé est un idéal, les associations chargées – mi-officiellement – d'appliquer diverses formes d'éducation de la jeunesse se militariseront sinon spontanément, du moins sans difficultés. Mais la gymnastique patriotique, si elle doit renforcer les organismes et préparer les jeunes hommes au service militaire, doit aussi lutter contre un esprit du temps qui est censé conduire à une dégénérescence véritable, au pourrissement des mentalités, bref, au rejet des anciennes vertus germaniques. En passant, il est curieux de constater que du côté français le même état d'esprit règne. L'école est donc appelée à jouer un rôle capital dans ce mouvement et le 21 mai 1891 est créé, sous l'égide du ministère des Cultes prussien, un Comité central pour la promotion des Jeux scolaires et populaires. Dirigé par des personnalités influentes, ce Comité joua un rôle important et porta l'accent sur un travail de fond – hygiène scolaire, et populaire, réduction des programmes scolaires, jeux sportifs – que vint compléter en 1899 une commission pour la promotion de la puissance militaire par l'éducation. L'auteur présente un tableau étonnant du monde si particulier de la « culture » patriotique allemande d'avant 1914, allant des discours officiels jusqu'aux programmes détaillés des plans d'instruction para-militaire, en passant par l'évolution du nationalisme et du militarisme prusso-allemands. Au fil des années, les initiatives se radicalisent et en 1896 sont créés à Berlin des « Jugendwehren » dont les dirigeants se rapprochèrent des *Kriegervereine*, dont on connaît, avec le *Flottenverein*, l'action ultra-nationaliste. Si les patriotes allemands se méfient de l'esprit revanchard français, il n'apparaît pas qu'ils se soient renseignés sur les réalisations françaises dans ce domaine, il n'est nullement fait allusion aux Bataillons scolaires par exemple.

Le 21 octobre 1909, un arrêté du ministère de la Guerre scelle la coopération Armée-Éducation patriotique sans toutefois en préciser les modalités d'application, alors que Guillaume II souhaite qu'une organisation nationale soit fondée pour lutter contre la social-démocratie. Les arrêtés et règlements prussiens sont repris dans d'autres États – Bavière, Wurtemberg, Bade – et à Munich le 12 mars 1910 est créée à l'initiative d'une quarantaine de jeunes officiers une association (*Wehrkraftverein*) de formation pré-militaire destinée à combler le vide entre le départ de l'école et le service militaire. Elle fit des émules grâce aux méthodes très flexibles qui furent prônées, proches de celles des Boy-scouts, le caractère militaire étant toutefois omniprésent. On s'efforça parfois, de ne pas singer l'armée.

L'auteur traite exhaustivement du Scouting de Baden-Powell et de ses débuts en Grande-Bretagne pour décrire l'évolution qui lui fut donnée en Allemagne par les groupements de préparation militaire, qui ne voulurent en retenir que les aspects pratiques, applicables à une instruction bien précise. Cependant, après des débuts modestes, en 1911, l'idée même du Scouting enthousiasma tous ceux amenés à s'occuper des jeunes et début 1914, près de 100 000 jeunes en font partie, dirigés par 5000 « Fieldmasters ». Le concept du Scouting, aussi

déformé fut-il, fut adopté par nombre d'autres organisations de jeunesse semi-privées, y compris le *Wandervogel*. A mesure de la dégradation du climat international et de la place prise par la social-démocratie encore pacifiste, mais pour peu de temps, toutes les organisations s'occupant de la jeunesse, y compris catholiques et évangéliques, loin d'être en reste, pratiquent une éducation patriotique toujours plus dominée par l'esprit militariste. Soit volontairement, soit sous la pression sociale, il devient impossible aux jeunes hommes d'échapper à la militarisation: si l'instruction pré- ou para-militaire dispensée a facilité le drill de la caserne et, si en 1914, la préparation directe au combat a pu être efficace, ce facteur s'efface certainement derrière l'emprise exercée sur les esprits. Cependant, même pendant la guerre, si les divers groupements et associations de préparation militaire orientèrent leurs programmes en fonction des desiderata des militaires, aucune loi parvint à imposer des mesures obligatoires et tout le système resta boiteux, et largement inefficace, du moins sur le plan technique. Mais l'essentiel n'était-il pas dans l'imprégnation des esprits?

Aussi exhaustive que soit cette étude, aussi éclairante soit-elle, nombre de points restent sans réponse: quel a été le rôle des médecins dans ce mouvement de renforcement du capital humain? En France, il a été d'un poids considérable et le restera. N'existait-il pas parallèlement un mouvement sportif, avec ses fédérations (cyclisme, football, sports athlétiques, etc.) et quel a été son comportement face à cette emprise sur la jeunesse? Et puis, s'il est tant question de la puissance de la social-démocratie, ne possédait-elle pas sa propre organisation gymnique et sportive, dont rien ne nous est dit? En tout cas, tout ce qui fut tenté, ou réalisé dans la militarisation physique et mentale de la jeunesse servira de modèle sous le III^e Reich, à une toute autre échelle, en passant par les Balilla mussoliniennes

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Johannes HÜRTER (Hg.), Paul von Hintze. Marineoffizier, Diplomat, Staatssekretär. Dokumente einer Karriere zwischen Militär und Politik, 1903–1918, München (Harald Boldt Verlag im R. Oldenbourg Verlag) 1998, 754 S. (Deutsche Geschichtsquellen des 19. und 20. Jahrhunderts, 60).

Die Erschließung und Publikation historischer Quellen ist ein recht mühsames und schwieriges Unterfangen. Daher gebührt Johannes Hürter für seine mustergültige Edition, die das Wirken des Marineoffiziers, Diplomaten und Staatssekretärs Paul von Hintze in den Jahren von 1903 bis 1918 dokumentiert, hohe Anerkennung. In seiner ausführlichen Einleitung zeichnet der Herausgeber auf der Grundlage umfangreicher Quellen- und Literaturkenntnis ein differenziertes Porträt Hintzes, das bei aller Anerkennung der beachtlichen Fähigkeiten und Leistungen die gebotene Distanz zur Person und Politik zu keinem Zeitpunkt verliert. Der größte Teil der 256 vorgelegten und äußerst sorgfältig kommentierten Dokumente bezieht sich auf die Tätigkeit Hintzes als Staatssekretär des Auswärtigen Amtes in den so geschichtsmächtigen Monaten von Juli bis Oktober 1918. Abgeschlossen wird der Band durch ein ausführliches Quellen- und Literaturverzeichnis sowie ein Register, das dem Leser die rasche Orientierung wesentlich erleichtert.

In vielerlei Hinsicht war Hintze ein typischer Repräsentant des wilhelminischen Deutschlands. Seine Einschätzung der Auswirkungen der Bosnischen Annexionskrise auf das zukünftige deutsch-russische Verhältnis zeigt, wie weit sich Teile der deutschen Diplomatie von den Einsichten der Bismarck-Zeit entfernt hatten. Wenn, so Hintze, die augenblickliche Stimmung der Russen »sich zunächst in Wut und Haß kundtut, nun, man muß diesen großen Kindern Zeit lassen, sich ihren kindlichen Ausbrüchen hinzugeben, und sie nicht zu ernst nehmen« (Dok. 48). Daß Wilhelm II. eine derartig vollmundige und von der Überschätzung der eigenen Möglichkeiten getragene Berichterstattung mit »sehr gut« bewertete, überrascht kaum.